

EXPOSITIONS

PARIS

Anne-Marie Schneider. Écriture allongée

Michel Rein / 5-27 septembre 2025

Lorsqu'elle construit un corps, Anne-Marie Schneider (France, 1962) ne se préoccupe guère de précision anatomique. Les formes exactes, les détails distinctifs n'ont aucune importance pour marquer une présence. Ce qui importe, c'est qu'un corps présenté ait une vie à vivre. Mais comment ? Deux options s'offrent à nous.

La première : vivre une vie emplie de rien. La maintenir creuse, comme le suggère *Sans titre* (2021), où l'espace central de l'œuvre est occupé par trois mots organisés verticalement – « VIT VIE VIDE » – tandis qu'aux marges se répètent des figures tracées, enfermées dans une boucle monotone qui évoque l'inertie, celle de la vie comme celle de la mort (une ambiguïté semblable se retrouve dans la série d'œuvres en raku émaillée, chacune intitulée *Corps* [2023-24], où le corps, taillé dans la matière, peut être lu à la fois comme mort et vivant).

Mais, étant donné la productivité de l'artiste, il est difficile d'imaginer que Schneider – dont l'œuvre s'étend de la peinture au dessin, en passant par la sculpture et la vidéo – ait l'intention de céder. Il nous reste donc la deuxième option : aspirer à davantage.

Porté par le désir, exprimé dans l'acte de tendre, ce geste est doublement présent dans l'œuvre de Schneider. D'abord, comme son

propre acte physique de création – intense, vigoureux, laissant la trace de sa présence dans les empreintes de doigts pressés dans l'argile ou le pastel à l'huile étalé sur le papier. Ensuite, comme le motif récurrent du bras tendu, présent chez elle depuis longtemps. Schneider ne promet pourtant aucune récompense à l'effort, ni n'idéalise ce que la vie pourrait devenir – le bras reste souvent suspendu en l'air, suggérant plutôt un impératif intérieur à agir. Ce n'est pas une critique du réel, mais la reconnaissance de sa dualité. D'un côté, un espace où chacun est, par essence, seul. Cela apparaît avec force dans *Sans titre (têtes)* [2023], où la plupart des vingt-sept petites sculptures en céramique prennent la forme de têtes qui, bien qu'assemblées en « foule », demeurent isolées, chacune tournée ailleurs. Leur matérialité même accentue cette condition : quel autre médium que l'argile pourrait mieux révéler la vulnérabilité du corps – notre propension inévitable à la casse – sinon, comme Schneider le montre dans d'autres œuvres, des morceaux de papier, maintenus ensemble par des épingles ou du ruban adhésif ? De l'autre côté, le réel est aussi ce lieu où chacun, par la même essence, aspire à appartenir à quelque chose de plus vaste que soi, fût-ce au risque d'y être brisé. Dans cette exposition, dont le titre

reprend des mots de l'artiste en 2003 selon lesquels son travail est une écriture sans mots, Schneider rassemble nombre de ses moyens d'expression privilégiés : découpages, œuvres sur papier maintenues de manière précaire, et motifs tels que des silhouettes simplifiées servant d'outils d'exploration psychologique, des œufs, des voitures ou le mot « vie ». Cette fois, cependant, elle met de côté l'humour, la caricature et les références à la bande dessinée. C'est entendu – parfois, la vie n'a rien de drôle. Heureusement, comme elle le prouve, la manière de la vivre reste affaire de choix. Alors on se repose la question : comment ?

Marzena Jarczak

When constructing a body, Anne-Marie Schneider loosens her grip on anatomy. The exact shapes, the distinguishing details hold no importance in marking presence. What matters is that a presented body has a life to live. But how? The options are two.

The first one: live life filled with nothing. Keep it empty, as suggested in *Untitled* (2021), where the central space of the work is occupied by three vertically organized words – VIT VIE VIDE – while along the edges drawn figures appear in a monotonous loop, evoking either the inertia of life or death (a similar ambiguity can be found in the series of enamelled raku works, each titled *Body* (2023-24), in which a body, carved in the material, can be read as both dead and alive).

But given the artist's productivity, it is hard to assume that Schneider—whose body of work spans paintings, drawings, sculptures, and films—intends to give in. That leaves us with the second option: grasp for more.

Driven by longing, expressed in reaching, this gesture is doubly present in Schneider's work. First, as her own physical act of creating—intense, forceful—leaving behind the trace of her presence in fingerprints pressed into clay or oil pastel smudged on paper. Second, as the recurring motif of the outstretched arm, familiar from earlier works. Yet Schneider does not promise any reward for the effort, nor does she idealize what life could become—the arm often remains suspended in mid-air, suggesting instead the value of an inner imperative to act.

It is not, however, a critique of reality, but rather an acknowledgment of its duality. On the one hand, it is a space where each person is, by nature, alone. This becomes strikingly clear in *Untitled (heads)* [2023], where most of the 27 small ceramic sculptures take the form of heads which, though placed in a "crowd," remain disconnected, each turned in a different direction. Their very material presence amplifies this condition: what medium could better expose the body's vulnerability—our inevitable susceptibility to breakage—than clay—or, as Schneider shows in other works, pieces of paper precariously held together by pins or adhesive tape? On the other hand, it is a space in which each person, equally by nature, longs to be part of something larger than themselves, even at the risk of being damaged.

In this exhibition, whose title refers back to the artist's 2003 remark that through her work she can write without words, Schneider gathers many of her characteristic means of expression: cut-outs, works on paper held together in makeshift ways, and motifs such as simplified bodies turned into tools for psychological exploration, eggs, cars, and the word *vie* (life). This time, however, she sets aside humor, caricature, and comic-book references. Understood—sometimes life is no joke. But luckily, as she proves, the way we live it still comes with choices. So, I'll ask again: how?

Anne-Marie Schneider. Écriture allongée. Vue de l'exposition exhibition view galerie Michel Rein, Paris, 2025. (Ph. © Florian Kleinfenn)

